

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

JUVÉNAL

SATIRES

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

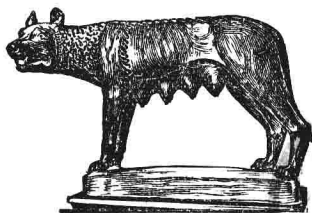
PIERRE DE LABRIOLLE

Professeur à la Faculté des lettres de Poitiers

ET

FRANÇOIS VILLENEUVE

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix-Marseille



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »

157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

Tous droits réservés.

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé MM. Goelzer et Lafaye d'en faire la revision et d'en surveiller la correction, en collaboration avec MM. Villeneuve et de Labriolle.

INTRODUCTION

I

BIOGRAPHIE DE JUVÉNAL

Nous aurions grand besoin d'être renseignés sur la vie de Juvénal pour éclairer la portée et le sens véritables de son œuvre. Or, il en est peu, parmi les grands écrivains de Rome, dont la biographie soit plus difficile à établir. Les seuls témoignages certains que nous puissions invoquer se tirent soit des satires elles-mêmes, soit des épigrammes de Martial ; et ils sont en bien petit nombre : on sait que la manière oratoire de Juvénal exclut les confidences personnelles où se plaisaient Lucilius et Horace ; quant à Martial, dans les trois épigrammes où il nomme son ami, il est bref, selon son habitude et les lois du genre.

Nos manuscrits nous ont, il est vrai, conservé une douzaine, au moins, de biographies¹ ; mais celles-ci remontent toutes à un même original, aujourd'hui perdu, dont la source et la valeur demeurent incertaines. De plus, à côté d'une ou deux indications utiles et de quelques paraphrases aventureuses du texte même

1. J. Dürr (*Das Leben Juvenals*, progr. d'Ulm, 1888) en donne douze, dont sept déjà publiées par O. Jahn dans son édition de 1851, p. 386 et suiv.

des satires, elles n'offrent guère que des variations sur un même thème : l'exil, réel ou légendaire, de Juvénal.

Voici donc tout ce qu'il nous est permis d'affirmer ou de tenir pour probable.

**Date et lieu
de la naissance
de Juvénal.**

Notre poète s'appelait, d'après divers manuscrits, Decimus Iunius Iuuenalis¹. Les biographies font de lui le fils ou l'enfant adoptif d'un riche affranchi : « Iunius Iuuenalis, lisons-nous dans celle qui paraît être la plus ancienne², libertini locupletis incertum est filius an alumnus ». Le témoignage manque de précision, et il a peu de vraisemblance puisque Juvénal, à maintes reprises, parle des affranchis avec un mépris qu'on ne s'expliquerait guère en pareil cas. De plus, le surnom de Iuuenalis, porté par des hommes considérables³, eût été insolite pour un affranchi.

Il est impossible de fixer pour la naissance de Juvénal une date précise. Martial écrivait, dans son livre VII, publié vers l'année 92 après J. C. : « Toi qui cherches à me brouiller avec mon cher Juvénal, que n'oseras-tu pas dire, langue perfide ? Horreur ! avec tes mensonges, Oreste eût pris en haine Pylade, etc⁴. ». Et nous lisons plus loin, dans le même livre : « De mon petit domaine, éloquent Juvénal, je t'envoie, pour les Saturnales,

1. Le prénom, se trouve notamment dans le Laurentianus XXXIV, 42 et dans les Vossiani 18 et 64. Le Pithoeanus ne donne que le nom de famille.

2. On la trouve dans le Pithoeanus à la suite des Satires.

3. Par exemple L. Cassius Iuuenalis, consul « suffectus » avec Q. Pomponius Musa à l'époque d'Antonin le Pieux : voy. C. I. L. III, 2, n^{os} XLII et XLIII.

4. Martial, VII, 24.

Cum Iuuenale meo quae me committere temptas,
quid non audebis, perfida lingua, loqui ?

Te fingente, nefas, Pyladen odisset Orestes,

Thesea Perithoi destituisset amor,
tu Siculos fratres et, maius nomen, Atridas
et Ledae poteris dissociare genus.

Hoc tibi pro meritis et talibus imprecor ausis
ut facias illud quod, puto, lingua, facis.

les noix que voici, etc.¹ ». Ainsi donc, dès l'année 92 après J. C., Juvénal était lié avec Martial, c'est-à-dire avec un poète célèbre, et très familièrement, comme on peut en juger par le ton fort libre des deux épigrammes ; dès lors, aussi, il s'était fait une réputation d'homme éloquent. Ne devons-nous pas admettre, de toute évidence, qu'il avait, à cette date, vingt-cinq ans, au moins, et, par conséquent, qu'il était né, au plus tard, vers l'année 65 après J. C. ? Mais il se peut aussi qu'il soit né beaucoup plus tôt.

Il nous indique lui-même le lieu de sa naissance quand il fait dire à son ami Umbricius (3, 318-321) : « Toutes les fois que Rome te rendra, impatient de te refaire, à ton Aquinum, fais-moi venir de Cumes, vers Cérès Helvina et vers votre Diane ». Aquinum était une ville de la Campanie, municipale, puis colonie, située dans l'ancien pays des Herniques, là où est aujourd'hui la province de Caserte, au sud de la Voie latine, au nord-ouest de Capoue². Comme Lucilius, né à Suessa Aurunca, dans le Latium, comme Horace, né à Venouse, en Lucanie, comme Perse, né à Volterra, en Etrurie, notre satirique était donc originaire de la péninsule italienne.

Les études

de Juvénal.

Sa carrière

oratoire.

De ses premières années, Juvénal ne nous a presque rien dit. Il rappelle seulement qu'il a fréquenté l'école du grammairien et celle du rhéteur : « Moi aussi, dit-il, j'ai rétracté ma main devant la fêrule, moi aussi, j'ai conseillé à Sylla d'aller chercher dans la vie privée un sommeil profond » (1, 15-17). En revanche, il négligea l'étude de la

1. Martial, VII, 91 :

De nostro, facunde, tibi, Iuuenalis, agello
Saturnalicias mittimus ecce nuces.
Cetera lasciuis donauit poma puellis
mentula custodis luxuriosa dei

2. On y faisait des imitations de la pourpre de Tyr. Horace parle quelque part (*Epist.* 1, 10, 26-27) de l'homme qui ne sait pas faire la différence entre la pourpre de Sidon et les laines teintées à Aquinum.

philosophie : « Ecoute, dit-il à Calvinus (13, 120-123), quelles consolations peut t'apporter là contre un homme qui n'a lu ni les cyniques, ni les dogmes des stoïciens... et qui ne révere point Epicure. » De fait, la philosophie théorique de Juvénal se réduit à quelques sentences, à quelques lieux communs, d'inspiration généralement stoïcienne, mais devenus un domaine banal pour les rhéteurs aussi bien que pour les philosophes¹. Je n'oublie point qu'il ne croit pas aux enfers (2, 149-153) et parle sans respect des dieux de l'Olympe (6, 15 et 59 ; 13, 40 et suiv.), auxquels, pourtant, il sacrifie (12, 1 et suiv., 83 et suiv.). Mais, depuis longtemps, la mythologie et le culte traditionnels n'étaient plus, aux yeux des Romains de quelque culture, qu'un symbolisme.

Juvénal n'a commencé à écrire, ou, du moins, à publier, qu'après la mort de Domitien (96 après J. C.) La satire 1, qui sert de préface à son œuvre, est postérieure à l'année 100, puisqu'on y trouve une allusion à la condamnation de Marius Priscus, qui est de cette année-là. Aussi bien le poète y parle-t-il du barbier dont le rasoir, dans sa jeunesse, faisait crier sa barbe (1, 25) : c'est nous dire qu'il n'est plus jeune. Comment avait-il employé la première partie de sa vie et mérité ce renom d'éloquence dont Martial nous est garant ? au barreau² ? dans l'enseignement de la rhétorique ? dans les salles de déclamation ? Nous serions fort embarrassés pour répondre si nous ne lisions, dans la biographie déjà citée ci-dessus : « Ad mediam fere aetatem declamavit animi magis causa quam quod scholae se aut foro praepararet », c'est-à-dire : « Juvénal se livra à la déclama-

1. Aussi, malgré les coïncidences nombreuses entre Sénèque et Juvénal relevées par Mayor dans son édition et par Schütze dans son *Juvenalis ethicus* (dissertation de Greifswald 1905), ne faut-il pas se hâter de conclure à une influence directe du premier sur le second. Notons, cependant, que Juvénal parle de Sénèque avec admiration (8, 212) et qu'il y a plus d'un rapport d'esprit et de manière entre les deux écrivains. Nous savons d'ailleurs par Quintilien quelle séduction le génie de Sénèque avait longtemps exercée sur les jeunes gens dans les écoles de rhétorique.

2. Comme nous inviteraient à le croire ces mots de la satire 7 (124-125) : « Aemilio dabitur quantum licet, et melius nos Egimus ».

mation jusque vers le milieu de son existence, et cela par goût plutôt que pour se préparer au métier de professeur ou d'avocat » Notre poète aurait donc été, pendant de longues années, un de ces amateurs qui, prolongeant jusqu'à la vieillesse les exercices de l'école, faisaient applaudir par un public de lettrés et d'oisifs les *Controverses* et les *Suasoires* où ils s'efforçaient de rajeunir, par des « couleurs » ingénieuses et des « traits » piquants ou vigoureux, des matières rebattues¹.

L'assertion du biographe anonyme s'accorde parfaitement avec tout ce que nous pouvons connaître ou inférer d'autre part. Il est certain qu'en l'année 100 de notre ère, date approximative des premières satires, Juvénal est au milieu de son existence : car celle-ci, commencée au plus tard vers 65 après J.-C., ne sera pas encore terminée sous le consulat d'Emilius Juncus, c'est-à-dire en 127 (cf. 15, 27). Nous savons aussi que le poète n'était pas sans ressources : il nous parle de son bien patrimonial (6, 57) ; il nous apprend qu'il possédait une maison à Rome (12, 89 et suiv.), et une propriété rurale à Tibur (11, 65 et suiv.). Rien ne l'obligeait, par conséquent, à chercher dans son éloquence un gagne-pain, et il a pu l'exercer pendant de longues années uniquement pour se faire un nom. Enfin, quand on a réservé, dans son œuvre, la part de l'artiste original, et je ne songe pas à la réduire, il reste un rhéteur qui conçoit l'ensemble de ses satires d'après un plan très artificiel ; qui se soucie peu, chemin faisant, de la juste proportion des parties ; qui abuse des hors-d'œuvre, digressions, parenthèses dont il peut attendre un effet ; qui s'attarde aux énumérations d'exemples, notamment d'exemples pris à l'histoire ; qui multiplie les gradations, les antithèses, les hyperboles, les apostrophes, les interrogations pathétiques, et, par dessus tout, les « traits » de toute nature. J'ajoute que l'éloquence d'école était une bonne préparation à cette satire presque toujours oratoire et volontiers descrip-

1. Voy. J. de Decker : *Juvenalis declamans : étude sur la rhétorique déclamatoire dans les satires de Juvénal* (Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et lettres de l'Université de Gand, 41^e fascicule, 1913), p. 15-18.

tive dont Juvénal est pour nous le créateur. Combien de fois n'entendons-nous point, dans le recueil de Sénèque le père¹, les rhéteurs, opposant le passé au présent, fulminer contre la dépravation de leurs contemporains, des grands et des riches surtout, qu'ils peignent hypocrites, avares, gourmands, cruels, livrés à des penchants hors nature? Ou bien ils prennent à partie, avec une âpreté de misogynes, les femmes de leur temps, qui seraient toutes, à les en croire, impudiques et empoisonneuses. En revanche, ils n'ont jamais assez d'éloges pour la simplicité et la pureté des mœurs antiques. Ailleurs, ils développent longuement des idées morales, prenant pour matière de leurs digressions les caprices de la Fortune, l'influence pernicieuse des richesses, le vrai mérite, qui est la vertu, les haines fratricides qui divisent les hommes, la voix de la conscience et les tortures du remords, etc. Enfin, dans les *Suasories* surtout, mais aussi dans les *Controverses*, pour peu que le sujet s'y prête, ils rivalisent avec la poésie pour décrire quelque scène émouvante : incendie, tempête, supplice, etc. Bref, parmi les thèmes généraux traités ou effleurés par notre poète, il n'en est guère qu'on ne trouve déjà chez eux².

Il faut donc tenir pour très vraisemblable que Juvénal, durant la première moitié de sa vie, s'est fait entendre dans les salles de déclamation. On ne comprendrait guère, d'ailleurs, comment et pourquoi les biographes auraient imaginé cette circonstance. Seul, il me semble, le début de la première satire pourrait faire difficulté. « Eh quoi ! s'écrie Juvénal, n'être toujours qu'auditeur ! » Mais, comme nous le voyons aussitôt, le passage entier vise les lectures publiques que les poètes faisaient de leurs œuvres, nullement les séances oratoires que donnaient les déclamateurs.

1. Sénèque le rhéteur : *Controversiae et Suasoriae* : texte revu et traduction nouvelle par Henri Bornecque, 2 vol., Paris 1902.

2. Voy. sur tous ces points les nombreux rapprochements indiqués par M. de Decker, dans le très consciencieux mémoire cité ci-dessus p. IX, n. 1, entre les satires de Juvénal et les principaux monuments qui nous restent de la déclamation à Rome.

Loin d'affaiblir l'affirmation du biographe, il nous prouve que, devant le public tout au moins, les satires ont été réellement le coup d'essai poétique de Juvénal, et un coup d'essai tardif.

Les satires Juvénal n'avait-il obtenu, comme déclamateur, que des succès médiocres et cherchait-il dans la poésie une revanche ? Croirons-nous, d'autre part, qu'entre tous les genres il a choisi la satire parce que, s'y sentant préparé par une longue pratique de l'éloquence d'école, il avait l'espoir de s'y faire applaudir ? Jugerons-nous plutôt qu'il y a été poussé par le désir de satisfaire un ressentiment personnel contre la personne et la cour de Domitien ? qu'ayant demandé en vain à la protection des grands les honneurs et la fortune, il était plein de fiel à l'égard des nobles et de leurs favoris plus heureux, plus habiles ou moins scrupuleux que lui, Grecs, Egyptiens, Orientaux, Italiens dégénérés, et qu'ainsi le meilleur de son œuvre est sorti des blessures de son ambition ? Ou bien n'était-il simplement, comme il le laisse entendre lui-même, qu'un honnête homme révolté par le spectacle de la corruption romaine et dont l'indignation, à la fin, éclate toute seule ? Devant ces questions, auxquelles historiens et critiques ont trop souvent répondu, dans un sens ou dans un autre, avec une belle assurance, une méthode prudente doit se réserver. Disons-le cependant, Juvénal, doué de la puissance verbale qui s'affirme dans les satires, devait être, pour peu qu'il possédât la voix et le geste, un orateur brillant ; et, s'il est passé de la salle de déclamation à la salle de lecture, ce n'est peut-être que le jour où il a surpris, dans ses moyens physiques, les premiers symptômes d'une décadence. D'un autre côté, nous n'avons aucun indice positif pour faire de lui un ambitieux déçu et mécontent. Si l'on met à part les sorties véhémentes du satirique contre l'avarice des riches, contre leur dédain du client pauvre, de l'écrivain qui n'a que son talent, le roman d'un Juvénal quémendeur, courtisan malheureux de la fortune, prétend se fonder sur l'épigramme que Martial, retiré à Bilbilis, adressait

à son ami vers l'année 100 : « Pendant que peut-être, lui disait-il, tu cours, affairé, dans la bruyante Suburre, que ton pied bat la colline de l'auguste Diane, pendant que tu vas, du seuil d'un grand à celui d'un autre, remuant l'air, de ta toge mouillée de sueur, et te fatigues à errer du grand au petit Cælius, moi, ma chère Bilbilis, retrouvée après bien des années écoulées, m'a reçu et rendu à la vie rustique, Bilbilis, fière de son or et son fer, etc.¹ » Mais, comme on l'a fait judicieusement remarquer², Martial oppose ici la servitude des relations mondaines, auxquelles Juvénal, demeuré citadin, reste soumis, à la libre existence rurale qu'on mène à Bilbilis. On ne peut, sans forcer la valeur des mots, tirer autre chose de ce texte. Sans doute, Juvénal ne comptait point parmi les riches ; cela ressort des deux satires, la onzième et la douzième, où il nous donne lui-même une idée précise de son aisance modeste : mais cette aisance, quelle qu'elle pût être, il savait s'en contenter.

N'avait-il pas toujours eu la même sagesse, ou les mêmes revenus ? c'est ce que nous ignorons. Pareillement il est parfois difficile de bien définir la personnalité des amis auxquels Juvénal s'adresse ou qu'il met en scène : mais le Catullus de la satire 12 est propriétaire d'une riche cargaison, et le Calvinus de la satire 13 a trop de fortune pour que la perte de dix mille sesterces doive l'émouvoir beaucoup (13,71). Quant à Umbricius (Satire 3), il est vrai qu'il a pu faire tenir tout son mobilier sur une seule voiture (3, 10) ; mais, propriétaire d'une maison

1. Martial, XII, 18 :

Dum tu forsitan inquietus erras
clamosa, Iuuenalis, in Subura
aut collem dominæ teris Dianæ,
dum per limina te potentiorum
sudatrix toga uentilat uagumque
maior Caelius et minor fatigant,
me multos repetita post Decembres
accepit mea rusticumque fecit
auro Bilbilis et superba ferro, etc.

2. Voy. F. Plessis : *La poésie latine* (Paris, 1909), p. 646, n. 2.

à Cumes, s'il n'a pas assez de revenu pour vivre largement à Rome, il n'est pas pour cela un indigent.

Ainsi nous n'avons aucun motif sérieux de nous figurer Juvénal comme le « bohème » qu'on nous a peint quelquefois. C'est, bien plutôt, « un représentant de la classe moyenne »¹, de cette classe qui, dans les municipes et les provinces, était encore la force de l'empire, mais qui, à Rome même, se voyant trop souvent évincée par des affranchis, par des intrigants de toute origine, avait sujet de se plaindre d'un ordre social où une naissance simplement honorable, un train de vie sans faste, le mérite uni à l'honnêteté ne trouvaient plus guère d'accueil. Il reste que Juvénal a été lié avec Martial, le poète besogneux. Mais Martial lui-même, que je ne donne point pour un modèle de dignité, n'est-il pas un provincial de bonne famille ? n'a-t-il pas reçu une éducation soignée et, à travers les expédients d'une existence précaire, gardé, au fond de lui-même, le goût de la vie simple et l'amour de sa petite patrie, où il finit, comme Umbricius, par se retirer ? J'admettrais donc volontiers, avec M. Plessis², que Juvénal, dans sa sévérité pour les grands de Rome, traduit moins le mécontentement d'un individu que celui d'une classe tout entière. Cela suffirait à faire de lui un témoin passionné. J'ajoute que, n'étant point membre de la haute société, il l'a connue surtout du dehors, par la chronique scandaleuse, par l'éclat des procès d'adultère et d'empoisonnement. On le sait d'ailleurs, il ne s'en prend qu'à ceux dont la cendre repose le long des Voies Flaminienne et Latine (1, 170-171) ; il va, dès lors, chercher ses originaux jusque sous Néron, ou même sous Claude, et il apporte la même vivacité de touche et de couleurs à peindre les vices des hommes et des femmes de ce temps-là, dont il n'a certainement connu les faits et gestes que par ouï-dire, et ceux d'un Crispinus ou d'un Veiento qu'il avait pu observer lui-même sous Domitien.

1. F. Plessis : *La poésie latine*, p. 645.

2. *La poésie latine*, p. 645-651.

Aussi bien toutes ces peintures sont-elles trop souvent empreintes des exagérations de la rhétorique. Mais ne nous hâtons point, là-dessus, de nous récrier sur le manque de sincérité de Juvénal et de ne plus voir en lui qu'un virtuose de l'invective. Si nous demandons à l'historien et au moraliste le calme et la mesure, n'ayons pas les mêmes exigences pour un poète. Gardons-nous surtout de tomber dans une erreur fréquemment commise et, prenant Juvénal pour un autre Lucilius ou un autre Horace, de chercher dans son œuvre ce qu'il n'y a pas mis et ne se proposait point d'y mettre, une sorte de journal de sa vie morale, une confidence perpétuelle. La satire, avec Perse, s'éloigne déjà de la littérature personnelle : avec Juvénal, le divorce est consommé. Ce que nous découvrons peut-être le mieux chez ce poète qui ne s'est point livré, c'est, dominant le rhéteur, un artiste sensible à la joie littéraire de décrire et de flageller en beaux vers les bassesses, les vices, les passions dégradantes, et de mettre sous nos yeux, dans le pittoresque de leur bigarrure, les aspects multiples de la vie à Rome.

L'œuvre venait à son heure. L'état de l'opinion, après la mort de Domitien, favorisait le succès d'un satirique. On sait, par la *Vie d'Agricola*, par les lettres de Pline, par le *Panégyrique de Trajan*, quelle haine les meilleurs des Romains gardaient à la mémoire du tyran abattu. Il est fort possible que les satires 2 et 4 où le « Néron chauve » (4, 38) est directement attaqué soient les plus anciennes de notre poète¹. Elles forment, avec les satires 1, 3 et 5, le livre I, qui est vraisemblablement, plutôt que l'œuvre entière, le petit livre, *libellus*, dont il est parlé au vers 86 de la première satire. La satire 6 remplit à elle seule, avec ses 661 vers², le livre II. Elle nous fournit des indices chronologiques dans le passage (v. 407-412) où Juvénal fait allusion

1. Cependant Juvénal au début de la Satire 4, indique qu'il s'en prend pour la seconde fois à Crispinus, ce qui semble nous renvoyer à 1,26 et suiv. Mais il y a eu peut-être, ici ou là, un remaniement, lors de la publication du premier livre.

2. 697 avec les fragments d'Oxford : cf. *infra* p. XXIV.

aux campagnes de Trajan en Arménie et contre les Parthes (années 114-116 après J.-C.), à l'apparition d'une comète que les astronomes placent en l'année 115 et au tremblement de terre d'Antioche, qui date, semble-t-il, du 13 décembre 115. Le livre III groupe les satires 7, 8, 9. Quel est l'empereur en qui Juvénal, dans le préambule de la satire 7, salue le protecteur des poètes? Plutôt qu'à Trajan, l'éloge conviendrait à Hadrien, le premier prince, depuis Claude, qui ait porté un intérêt sérieux à la littérature¹. Mais, comme il y a eu, sous Trajan, un réveil de la vie littéraire attesté par Pline, l'hésitation demeure permise. On ne peut tirer du livre IV (satires 10, 11, 12) aucune indication de date. Dans le livre V et dernier (satires 13, 14, 15, 16), la satire 13 est de l'année 127 puisqu'elle est adressée à Calvinus âgé de 60 ans et né sous le consulat de Fonteius (13, 16-17), c'est-à-dire en 67, après J.-C.² ; et la satire 15 doit se placer entre l'année 128 et l'année 130 puisque Juvénal y raconte un fait qui se serait passé récemment, sous le consulat d'Aemilius Juncus, c'est-à-dire en 127 (15, 27).

Nous ignorons en quelle année mourut Juvénal. Mais, nous venons de le voir, il écrivait encore en 128. On peut dire, par conséquent que, si l'éloquence a occupé la première moitié de sa vie d'homme, la poésie satirique a rempli la dernière. Son inspiration, il est vrai, s'est faite moins virulente à mesure qu'il avançait en âge. La plupart des satires des deux derniers livres se rapprochent, par le sujet et l'allure, de ces exercices qu'on nommait « thèses » dans les écoles et qui consistaient dans le développement d'une idée générale. Nous y voyons le poète éclairé, plus d'une fois, de l'idéal de douceur et d'humanité dont les rayons, sous l'influence toujours grandissante du néo-stoïcisme, pénétraient de plus en plus l'âme romaine. Par mal-

1. Voy. Friedlaender, éd. de Juvénal, p. 10 de l'introduction.

2. On pourrait songer aussi à l'année 59 : mais les fastes ne nomment Fonteius Capito, pour cette année-là, que le second : or, quand on ne retient, comme Juvénal le fait ici, que le nom d'un seul consul, ce nom est, en règle générale, celui qui figure le premier dans les fastes.

heur, le talent a faibli et, dans le cinquième livre surtout, l'éclat des beautés de premier ordre ne vient plus que de loin en loin, racheter la monotonie des procédés et les défaillances du goût.

L'inscription

d'Aquinum.

Réduite à ces données, la biographie de Juvénal ne jette, on le voit, qu'un jour incertain sur le caractère de l'homme et le sens de l'œuvre. Nous pourrions nous prononcer plus hardiment pour l'hypothèse qui, en le dotant d'une large aisance, voit en lui un interprète et un représentant autorisé de la classe moyenne s'il nous était permis de lui appliquer avec certitude une inscription découverte à Aquinum, dans le temple de Cérès Helvina (cf. Juv. 3, 320), au commencement du XIX^e siècle, et souvent citée depuis. En voici le texte, avec les restitutions généralement admises (C. I. L. 10, 5382) : « C[ere] ri sacrum / [D. Iu]nius Iuuenalis / [trib.]¹ coh. [I] Delmatarum, / II [uir] quinq., flamen / diui Vespasiani, / uouit dedica[uitq]ue / sua pec. », c'est-à-dire. « A Cérès, Decimus Junius Juvenalis, tribun de la première cohorte des Dalmates, duumvir quinquennal, flamine du divin Vespasien, a voué et dédié ceci, à ses frais ». Cette dédicace était, semble-t-il, celle d'un autel. Revêtu de la plus haute magistrature locale, flamine d'un empereur défunt, notre Juvénal, s'il s'agit bien de lui, aurait compté parmi les personnages les plus considérables de son municipe. Mais il est permis d'avoir des doutes sur l'authenticité de l'inscription, dont on a cherché l'original en 1846 sans parvenir à le retrouver. Et, d'ailleurs, comme le prénom était effacé, nous manquons d'un indice essentiel pour rapporter ce texte au poète. Mais, dit-on souvent, il est certain que celui-ci a été réellement officier dans l'armée romaine. Umbricius (3, 321-322) ne lui promet-il pas plaisamment de venir de Cumes, lorsqu'il composera des satires, pour être son « adjudant » (adiutor) chaussé des gros souliers de la troupe (caligatus)? Et,

1. *ri* serait visible encore selon Dessau. *Inscr. lat. selectae*, I, 2926 (Berlin, 1892).

d'autre part, tous les biographes ne nous le montrent-ils point revêtu d'un haut grade militaire? Mais, outre qu'au vers 322 de la satire 3, la leçon *adiutor* n'est pas certaine, *caligatus* peut faire allusion tout simplement à des chaussures rustiques¹. *Adiutor*, même, s'entend bien d'un aide, d'un assistant. Quant aux biographies, on sait qu'elles représentent, selon toute apparence, une source unique et d'autorité douteuse. Aussi bien les indications qu'elles nous donnent sur la carrière militaire de Juvénal semblent-elles liées à l'histoire, ou à la légende, de son exil.

Le problème de l'exil. Sur cet exil, voici la version fournie par la biographie jointe aux satires dans le *Pithoeanus* : Juvénal aurait inséré dans la satire 7 (v. 87-92) un court morceau composé depuis longtemps contre le pantomime Pâris dont l'influence, supérieure à celle des plus grands personnages de Rome, pouvait seule donner aux poètes l'honneur et le bénéfice d'un haut grade dans l'armée, préfecture ou tribunat. Un histrion, favori de l'empereur alors régnant, vit dans ces vers une allusion personnelle, et, par un exil déguisé, le poète, bien qu'octogénaire, reçut le commandement d'une cohorte cantonnée dans la plus haute Egypte. Là, il ne tarda pas à mourir, de chagrin et d'ennui.

On voit combien ce récit manque de précision. Sous quel prince a été composé le morceau satirique contre Pâris? comment s'appelait l'acteur qui s'est, ensuite, cru visé, et de quel empereur était-il le favori? Un certain nombre de biographies répondent à ces deux dernières questions : elles s'accordent sur l'acteur qui se serait nommé, lui aussi, Pâris ; quant au prince, c'était selon les unes Domitien, selon d'autres, Trajan ; l'une, même, désigne Néron. Or, il est bien vrai que nous trouvons un pantomime du nom de Pâris en faveur sous Néron et un autre sous Domitien ; mais pour en rencontrer un troisième dont l'his-

1. D'autant mieux que c'est peut-être un souvenir du *peronatus arator* de Perse (5, 102) ; notez d'ailleurs « *Gelidos... in agros* ».

toire fasse mention, il faut descendre jusqu'à Lucius Vérus, frère adoptif et collègue de Marc Aurèle. Juvénal n'a publié aucune de ses satires sous Domitien ni, à plus forte raison, sous Néron ; et, au temps de Vérus, il était certainement mort. Reste que l'acteur ne s'appelât point Pâris, et qu'il soit question, par exemple, de Pylade, favori de Trajan, ou d'Antinoüs, favori d'Hadrien. Mais il subsisterait encore plus d'une invraisemblance et d'une difficulté : si Juvénal a été exilé par Trajan, il n'est pas mort en exil puisque ses dernières satires, composées sous Hadrien, ont été écrites à Rome. D'autre part, Hadrien, qui remédia à l'abus des grades militaires donnés à titre honorifique, et prit soin de ne mettre aux frontières que des chefs vigoureux, « n'y eût pas envoyé un vieux poète dont il pouvait se venger autrement¹ ». Enfin, le désaccord qui existe entre les biographes sur le nom de l'empereur s'étend au lieu même de l'exil : si, pour les uns, ce lieu fut l'Égypte, ce fut, pour d'autres, la Calédonie.

Et pourtant, la tradition même de l'exil était si bien établie dès le v^e siècle et si répandue, que Sidoine Apollinaire pouvait après avoir rappelé l'exil d'Ovide, désigner notre poète par la périphrase suivante : « Celui qui plus tard, par un malheur semblable, fut, sur un faible bruit circulant dans le public, exilé par la colère d'un histrion² ». Mais l'on sait quel était alors l'affaiblissement de l'esprit critique³ : au siècle suivant, le chroniqueur byzantin Jean Malalas ne raconte-t-il pas ⁴ que Domi-

1. F. Plessis : *La Poésie latine*, p. 639. Cf. Borghesi, *Œuvres compl.* V, 512.

2. Sidoine Apollinaire : *Carm.* 9, 269 :

Non qui tempore Caesaris secundi
aeterno incoluit Tomos reatu,
nec qui consimili deinde casu
ad vulgi tenuem strepentis auram
irati fuit histrionis exul.

3. Notons cependant que Sidoine est, en général, bien renseigné sur la littérature romaine : Voy. P. de Labriolle : *Hist. de la litt. latine chrétienne*, p. 640.

4. Jean Malalas : *Chron.* 10, p. 341 Chilmeadus. Suidas a reproduit avec quelques suppressions sans importance, le récit de Malalas (s. u. Ἰουβενάλιος).